

À l'occasion du centenaire d'un « *petit prophète* »

*« Parfois, j'ai passé pour écrire
des livres négatifs, destructeurs...
Quelques-uns se sont aperçus que je chante.
Beaucoup ne savent pas que
l'Espérance ne vient qu'à la fin de l'espoir.
Ils ne savent pas reconnaître
dans la colère une forme de la joie. »*
Jean Sullivan, *Le plus petit abîme*

Sans goût excessif pour les célébrations nostalgiques, il est permis de profiter d'un anniversaire pour évoquer une parole vive. 2013 verra des honneurs rendus à des personnalités nées en -13 : Diderot en 1713, Albert Camus et Aimé Césaire en 1913, comme Jean Sullivan. Un lien particulier unit d'ailleurs Jean Sullivan et Albert Camus, deux « fils de tué », étonnamment fidèles au terroir et à leur mère ignorante et sage. Ils ont mûri une œuvre forte, retenue, incisive et dénonciatrice. Saint-Brieuc, la ville de Louis Guilloux, les réunit. Elle est la ville où repose le père d'Albert Camus et celle où Joseph Lemarchand, selon son nom civil, accompagnait sa « petite mère » chez le notaire-propriétaire de Fontenigou, la ferme familiale de Montauban-de-Bretagne.

Quant à Aimé Césaire, le poète martiniquais, il ne semble pas être présent dans l'œuvre de notre écrivain, mais le nom d'emprunt, Sullivan, flirte autant avec l'Irlande que l'Amérique. Où l'on retrouve l'universalité de cet écrivain breton, prêtre, qui n'aimait rien autant que les voyages intérieurs, à la suite de Nietzsche, Whitman et de Powys. Il a visité aussi, outre l'Italie et le Tyrol, l'Inde qui lui fut, dit-il, lieu de naissance, au bord du fleuve Cavery. L'Amérique trépidante de New York ne lui est pas inconnue de même que l'âme des negro-spirituals. On pourrait esquisser

l'Afrique qui traverse son œuvre, depuis l'évocation dans *La traversée des illusions* du Dieu-le-père africain du film *Verts pâturages*, jusqu'à la révolte sourde d'Apollon, l'haïtien apatride, en quête de racines dans *Joie errante*. Sullivan avait volontairement quitté la Bretagne pour la patrie universelle, pays d'une liberté et d'une intelligence renouvelée. En ce sens, il s'inscrit dans la lignée des Lamennais et Diderot, qui préparaient l'Homme toujours à naître, libéré des illusions et des enfermements.

Jean Sullivan a mûri une œuvre dont la puissance d'écriture et le souffle prophétique continuent de nourrir des hommes et des femmes d'aujourd'hui ; des lecteurs, désormais âgés, ont accompagné avec attention, une production intense, entre 1958 et 1980. D'autres le redécouvrent par des extraits, des récits, et se nourrissent du rythme de ses phrases, de ses formules et de ses appels. C'est dans tous les milieux que s'est constitué un réseau fervent d'une parole nourricière, explosive et vitale. Il est clair que cette écriture âpre, violente parfois, ne plaît pas à tous. Souvent des milieux religieux se sont agacés d'un ton péremptoire, d'affirmations accusatrices. *Il semblait vous attaquer en désertant le champ de la bataille. Il avait beau jeu de parler ainsi sans s'engager lui-même.*

Des années ont passé, les bancs d'église se sont clairsemés, un certain ton chrétien assuré n'est plus autant de mise. Comme il paraît avoir eu raison trop tôt ! Une reprise en main institutionnelle semble actuellement le contredire. On revient aux formes d'autrefois, on restaure, avec une ardeur nouvelle, les Fêtes-Dieu en revisitant les méthodes. On ravive le grégorien et restaure le sacré.

Pour l'essentiel, la parole sullivanienne est une parole accordée aux temps nouveaux, qui sont d'incertitude et de fragilité durables. Sullivan perçoit intensément la disparition définitive d'un monde de chrétienté qui tissait une société sage mais éteinte. Il a senti que l'homme-à-venir était fatigué du trop de puissance divine et

que l'ordre sacré muselait la liberté. C'est à être lui-même que l'homme aspire. Chacun rêve d'être cet homme, libre et souverain, qui se redresse et ne s'incline que devant ce qu'il admire. Non plus l'ordre antique au risque de la violence. Plutôt la divine pauvreté qui appelle une réponse responsable. Sullivan a su retrouver la veine d'un christianisme de pauvreté et de joie. Il a puisé dans la rencontre de Maurice Zundel une vision libérante qui délivre de la morosité et lance en création. Le christianisme de Sullivan est sans doute critique et déconstructeur, il est surtout créateur et suscitant : il invite chacun à se lever et à viser l'éveil. Nul n'est plus pauvre que lui, Sullivan, défait des illusions, sécurités et principes. Il s'est aventuré jusqu'au bout de l'humain. À l'époque du concile, des milliers ont emprunté cette route du « devenir humain » comme préalable et finalité, dans la confiance que nul n'est plus humain que Jésus, le divinement humain. Le Christianisme de Sullivan s'ancre dans une fidélité à l'incarnation, moins comme principe théologique qu'expérience vitale.

Sullivan a une longueur d'avance sur le chemin de la déconstruction. Autant il a vécu une vie aspirée par les mots, la beauté des images, la hardiesse, voire la révolte contre les formes des illusions, autant il redit la justesse de la voie de Jésus, le galiléen, sur la trace de l'esprit qui reverdit les cœurs appauvris. Il faut relire le dernier roman, *Quelque temps de la vie de Jude et Cie*, au succès relatif, curieux dans sa forme, mais contenant l'expression d'une radicale pauvreté dans la proximité lumineuse des êtres échanrés ouverts à l'Esprit. Lui, attendait le renouveau des manières, par la mutation des représentations : « Le christianisme a besoin d'une pensée ferme mais désarmée, ouverte et humble, non d'une pensée qui se croit riche, démonstrative, péremptoire. La pauvreté c'est à ce niveau qu'elle commence. Les pires idoles sont celles du mental. » *Le plus petit abîme*

Il précède comme un frère aîné qui a su vivre le patient travail de l'humain : devenir soi en se laissant refaçonné par la voie du petit

pauvre, jusqu'à atteindre la précarité constitutive de la prière. Il s'enchantait de l'étymologie du mot prière : *precare, être précaire*. Son attention allait à la beauté des êtres défaits de toute prétention. Lui, vivait la liberté souveraine des petits prophètes.

Jean Sullivan avait emprunté son nom d'écrivain au film *Sullivan s' travels* dont il avait invité le réalisateur, Preston Sturges, au cinéma rennais La Chambre Noire. L'histoire racontée est celle d'un auteur de films qui voulait mieux aider les hommes en quittant le futile pour le sérieux de la tragédie. L'expérience, pourtant, lui apprend la grandeur de ces récits-de-rien qui aident le tout-venant à vivre. Évangéliser, dit-il, ce n'est pas d'abord, apporter du contenu, du « message », mais délivrer, desserrer les liens.

Il se pourrait bien que Sullivan soit, en ce sens, plus contemporain qu'on ne l'imagine et davantage sourcier de cette tradition chrétienne qui invite l'homme à respirer mieux. *Redresse-toi, bonhomme, va comme un arbre qui marche.*

Sullivan est tout jeune !

Joseph Thomas